



LES MODES PARISIENNES

Bonnet et fichu de M^{me} Fayau, rue Vivienne, 13. — Robe de soie garnie de velours frappé —
 Costumes de petits garçons de Cox fils, rue Richelieu, 47. — Ecrans de Vagueux Dupré, rue de
 la Paix, 19. — Garniture de cheminée de Groux, rue du Coq S^t Honoré, 4.

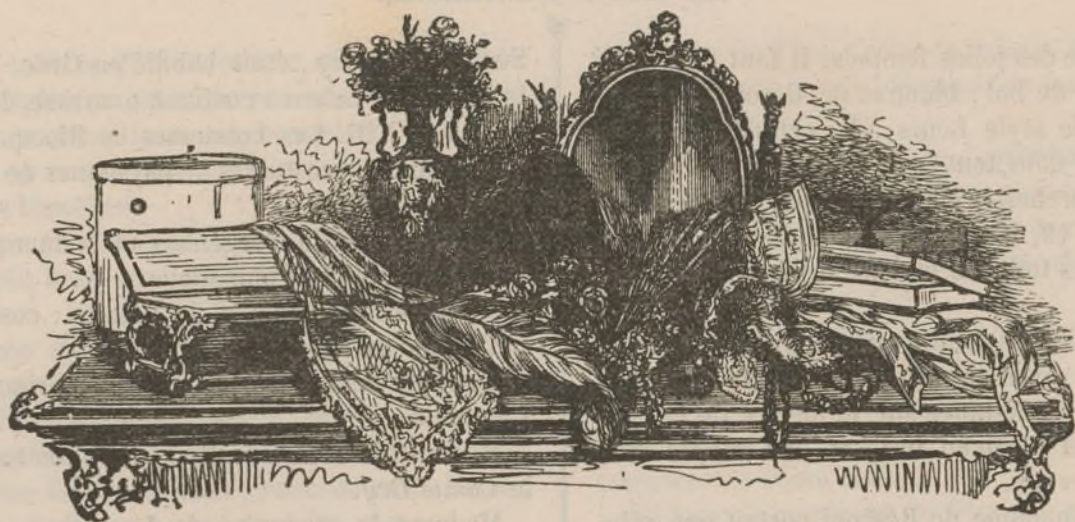
Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse



LES MÈRES PARISIENNES

Bonnet et fichu de M^{lle} Bayan, sur tulle et soie garnie de velours fraîs par
Costumes de petits garçons de Crov fils, rue de la Harpe, 67 — Ecrins de Vagueux Dupré, rue de
la Paix, 19 — Garniture de cheminée de Giroux, rue du Coq St Honoré, 4.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS par madame LOMÉNIE DE V. —
LE PRIX D'UNE CONSULTATION (suite), par S.
HENRI BERTHOUD. — CAUSERIES. — CHRONIQUE
THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



MAIS les derniers jours du carnaval n'ont été plus exclusivement envahis par le bal, le spectacle et les fêtes de tout genre. Il est difficile de s'arrêter à une idée sérieuse au milieu de tous ces airs de polka, de valse ou de mazurka.

Mercredi, 18 du courant, les *Mousquetaires de la reine* ont été joués à la cour. La jolie salle du théâtre des Tuileries était resplendissante de lumières et de diamants. Les toilettes étaient assez sérieuses : la reine portait une robe de satin vert garnie de volants en dentelle noire, avec une échelle de diamants en devant de corsage; un turban or et vert; une écharpe tramée d'or à filets verts.

La duchesse d'Aumale avait une robe blanche très-décolletée garnie de diamants tout autour de la poitrine, avec agrafes sur les épaules et aiguillettes tombantes; une guirlande pour coiffure en roses et verdure, dans laquelle étaient semés beaucoup de diamants.

La princesse de Joinville était en robe de satin jaune avec robe de dessus en dentelle noire; des agrafes de diamants sur les épaules, et, pour coiffure, guirlande jaune mêlée de diamants.

La princesse Clémentine portait une robe de velours rouge garnie de fourrure de martre, et une coiffure de dentelle avec roses et diamants en forme de fanchon.

Ce même mercredi, 18, il y avait bal à l'ambassade de Russie, chez madame la comtesse Pozzo di Borgo. La maîtresse de la maison était charmante en robe de point d'Angleterre sur un dessous de satin blanc, et coiffée avec beaucoup de diamants dans ses cheveux châtons.

Une des plus jolies femmes du bal, madame la comtesse Bennfer, avait une robe blanche en taffetas d'Italie garnie de bouillons de tulle avec dentelle au-dessus, et pour coiffure des clochettes roses dans les cheveux.

Madame la marquise Faudoas de Barbazan portait une robe de satin blanc garnie de volants en point d'Angleterre et bouillons au-dessus, et une coiffure en velours cramoisi avec dentelle d'argent qui s'harmoniait très-bien avec ses beaux cheveux blonds.

Il y avait encore parmi les jolies femmes madame la comtesse Dupénilh.

Généralement ce bal était un des plus remarquables de la saison pour l'élégance des toilettes

et le nombre des jolies femmes. Il faut dire aussi que la salle de bal, blanc et or, décorée et meublée dans le style Louis XV, contribuait à les faire briller dans tout leur éclat. On a dansé le cotillon. L'orchestre était dirigé par Tolbecque.

Le jeudi, 19, bal chez madame Favard de Langlade, où les toilettes étaient aussi très-élégantes.

Madame de Langlade avait une robe en taffetas d'Italie rose avec garniture de nœuds de ruban de distance en distance sur le devant de la jupe en tablier et jusqu'en bas, et une simple rose dans les cheveux.

La belle madame de Resconi portait une robe en taffetas jonquille couverte de trois jupes de tulle pareil; la troisième, ouverte sur les côtés, ornée de rubans tuyautés; le corsage à draperie avec nœuds de ruban, et pour coiffure une guirlande de sorbier rouge; parure en corail et bracelet au haut du bras droit.

Madame la comtesse Truguet avait deux jupes en taffetas cerise glacé blanc, la seconde ouverte des côtés et retenue par des nœuds de ruban de même couleur, et pour coiffure une couronne de paquerettes blanches.

Plusieurs jolies créoles portaient des robes de tarlatane blanche brodée à fil d'argent, avec des coiffures de fleurs. On a aussi remarqué à ce bal une robe charmante en tarlatane blanche brodée, à carreaux losangés, en gros-bleu et argent, avec berthe pareille. La dame qui portait cette robe était coiffée avec des bluets mêlés d'argent.

Le vendredi, a eu lieu le grand bal annuel donné au profit des Polonais à l'hôtel Lambert. Il a été, comme toujours, le plus brillant des bals par souscription. Le jardin, la cour étaient transformés en salons, et, malgré ce surcroît d'appartements factices ajoutés à ceux déjà si beaux de l'hôtel, la foule était si grande qu'on pouvait à peine circuler; aussi nous serait-il impossible de donner le moindre détail sur les toilettes. Et d'ailleurs, comme nous ne voulons jamais parler que des parures portées par les femmes de la société, on conçoit que nous pourrions sans le vouloir tomber dans d'étranges erreurs. Il est donc plus sage de s'abstenir, et de ne prendre nos modèles que dans le monde vraiment fashionable.

Mieux vaut donc raconter les merveilles du bal costumé donné, le dimanche, 22 février, par madame la marquise de Las Marismas. C'était en effet merveilleux de voir les costumes de tous les siècles, de tous les rangs, reproduits avec le luxe et la sévérité d'une société intelligente et riche. Madame de Las Marismas portait un très-beau costume de la cour de Charles VIII, des diamants en quantité et fort beaux. La jeune marquise de Las Marismas était en costume de Polonoise, aussi très-riche. Madame la duchesse d'Otrante : costume de Cauchoise. Le comte de

Sussy, son frère, était habillé en Grec. Madame la comtesse Lehon : costume amazone du temps de Louis XIII. Les comtesses de Blocqueville et de Beaumont : costumes de paysannes de la campagne de Rome.

La comtesse de Vergennes et la marquise Du Taillis : costumes Pompadour.

Madame la vicomtesse de Meloise : costume de Catherine de Russie.

Madame André : costume de la princesse de Lamballe.

Madame de Gloze : costume de la comtesse dans le *Comte Ory*.

Madame la marquise de Lagrange : costume de Persane.

Madame la marquise Faudoas de Barbazan : bergère Louis XV : jupe de dessous en taffetas bleu; ruban rose plissé autour de la jupe avec roses posées de distance en distance sur le ruban; corsage lacé d'un velours noir; robe de dessus en taffetas rose relevée des côtés par une guirlande de roses; gros bouquet de corsage pareil et placé au côté gauche; collier et bracelet en velours noir; houlette ornée de roses et de rubans; petit chapeau de paille de riz avec couronne de roses.

M. le marquis de Talhouet : en grand costume du roi Louis XV le lendemain de son mariage.

Le comte Antonin de Noailles : costume égyptien.

M. Albert de Saulty : en habitant de la lune.

MM. d'Albon et de Baillou : muletiers espagnols.

M. le comte d'Alton : costume en plumes de paon; petit manteau et coiffure de plumes.

M. le vicomte Gudín : costume de Lauzun.

Mesdames d'Adémar, Liadières, la jeune marquise de Las Marismas, le prince Léon et le frère de madame la princesse de Beauveau ont figuré dans un charmant quadrille de seize composé de costumes polonais.

L'Indien Dwarkanoth-Tagor portait un de ses plus riches costumes. Il y avait un beau costume des *Mousquetaires de la reine*, quantité de bergères du temps de Louis XV, beaucoup de marquis du même temps, de seigneurs sous les règnes de François I^{er}, Charles IX et Louis XIII. Les jolis tableaux de *la Permission de dix heures* avaient aussi leurs copies. Un orchestre entraînant, des fleurs naturelles, partout l'éclat des lumières, la somptuosité des salons faisaient de cette fête une des plus belles qu'on eût vues depuis long-temps.

Le lundi, 23, concert chez M. le comte Roy. Le piano était tenu par M. Verra. On a entendu mesdames Grisi et Verra, MM. Lablache et Mario. Assistaient à cette fête : le prince de Craon, le prince de Montlear, les ministres de la guerre, des finances et du commerce, M. le président de la chambre des députés, M. le général Jacqueminot et M. le duc d'Istrie.

Madame la marquise de Talhouet portait une

robe de taffetas d'Italie mauve avec berthe de point d'Angleterre attachée par une sévigné, une écharpe de dentelle et un bonnet en forme de turban ; on remarquait à son cou un riche collier de perles blanches.

Madame la duchesse d'Uzès : robe de taffetas bleu ; petit bord orné d'un marabout ; collier de diamants.

Madame de Glesqueville : robe bleue très-décolletée ; coiffure ornée de diamants.

La jolie madame de Gouge portait une simple robe blanche et des fleurs dans les cheveux,

Madame de Barbantane : robe de satin blanc ; bouquets de fleurs rouges dans les cheveux.

Madame Ardoin : robe de velours noir ; diamants dans les cheveux.

Madame de La Morellie : robe de satin mauve foncé garnie de volants de dentelle noire posés à plat ; fleurs dans les cheveux.

La comtesse de Bondy : robe bleue et berthe de point d'Angleterre ; coiffée avec des marabouts.

Madame Henedy et madame Valabrec : robes de velours cramoisi ; coiffure très-simple.

Madame Maison : robe de satin blanc ; diadème et parure de corail.

Le même jour bal chez M. le général comte de B... M. le prince de Montpensier, l'ambassadeur et l'ambassadrice de Sardaigne, les généraux Rappatel, Dumourel, Jacqueminot, de Rumigny, Prévot ; le colonel Gudin, le comte de Fermont, le comte de Sainte-Aldégonde, le comte, la comtesse Mortier et leur fille, le vicomte de Lanjuinais, Madame Chabot-Latour, M. le baron de Rothschild faisaient partie de cette réunion.

M. le prince de Montpensier a dansé avec madame la comtesse Desnoyers de Noirmont et madame la comtesse d'Angosse.

Voici les toilettes les plus remarquables :

Madame la comtesse de B... : robe de taffetas bleu glacé, blanc, ornée de deux grands volants d'angleterre, berthe pareille ; coiffure de feuillages en velours.

Madame de Resconi : même toilette ; bracelet au haut du bras droit, coiffure en marabouts.

Madame de Boinville : robe de taffetas bleu, deux jupes de tulle par-dessus ; couronne de diamants.

Madame la comtesse de Lanjuinais : robe de satin blanc ; toque en velours rouge.

Madame Henri Lacaze : robe de satin blanc, pour coiffure une guirlande de fleurs rouges mêlées de diamants.

Madame Pèdre Lacaze : robe de satin blanc ; fleurs dans les cheveux.

Madame Delassalle : robe de moire blanche ; beaucoup de diamants.

Madame de Chatelux et sa fille : robe de moire blanche et robe de satin rose ; fleurs dans les cheveux.

Madame de Thou : robe de taffetas blanc à trois grands volants pareils découpés en festons ; fleurs dans les cheveux.

Madame la comtesse de Lariboissière : robe bleue ; plume de même couleur dans les cheveux.

Madame Martin du Nord : robe de dentelle sur un dessous de satin bleu ; diamants dans les cheveux.

Madame la baronne Ath .. : robe de soie jonquille à deux volants d'angleterre, berthe pareille ; couronne de feuillage mêlé de diamants.

Madame Clair : robe légère, couleur paille ; couronne de fleurs cerise.

Madame la comtesse de Stra... : robe de soie blanche, turban rouge à franges d'argent.

Madame la baronne de Mongenet : robe de moire blanche ; résille d'or ornée de velours grenat.

Madame la baronne Desnoyers de Noirmont : robe de taffetas blanc ; couronne de fleurs naturelles.

Madame la comtesse Tanlay : robe de soie paille garnie de bouillonnés de tulle jusqu'aux genoux, et trois volants de dentelle montant jusqu'à la ceinture ; couronne de fleurs rouges.

Madame de Melhoye : robe de tulle sur un dessous de soie blanche, relevée d'un côté par une guirlande de roses blanches ; couronne des mêmes fleurs.

Madame la comtesse de Behague : robe de velours dahlia ; turban en velours vert et or.

La fille du ministre des travaux publics : robe de tulle blanc garnie de bouillonnés et de nœuds de ruban de satin ; deux marabouts posés de chaque côté de la tête et retenus par des épingles en diamants.

Madame la comtesse d'Angosse : robe de taffetas rose ; couronne de roses.

L'espace nous manque pour citer les toilettes de madame la baronne Aimar et de sa fille, madame la comtesse Lemarrois, madame la comtesse Cholet, madame la baronne Ternaux, et d'un fort grand nombre d'autres dames qui toutes étaient mises avec beaucoup de goût et de fraîcheur.

Mardi M. de Rothschild a donné un bal d'enfants, bal travesti dont on vante la magnificence et la gaieté.

Nous voudrions pouvoir dire un mot des modes futures, mais le moyen lorsqu'on ne voit et n'entend parler que bals et concerts ! Cependant madame Bidault, au milieu de ses préoccupations de coiffures pour soirée, pense aux chapeaux nouveaux qu'elle doit présenter comme nouveauté du printemps. Elle débute par de jolies capotes à bavolets en crêpe, garnies les unes de fleurs, les autres de légers saules-marabouts ; la dentelle, les rubans, le tulle illusion sont employés aussi par elle avec des effets nouveaux, dont nous n'osons pas dévoiler les secrets.

Madame Olmer (1) garnit beaucoup de robes avec les galons de soie et les passementeries à la mode de Bertheley (2); elle fait aussi quelques visites de soie glacée garnies de volants découpés, d'effilés ou de broderies en soie.

Encore quelques jours et nous pourrons parler des modes du printemps, qui ne donnent à présent que des espérances.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Bonnet à la bonne femme à fond rond entouré de ruban avec nœud devant; — robe de taffetas ouverte devant sur un morceau de satin; revers de satin sur lesquels sont cousus des petits velours pareils frappés; — boutons d'acier; une petite chaîne d'acier passe de l'un à l'autre.

Chapeau de feutre gris; blouse de cachemire garnie de galons de soie noire; — guêtres de velours noir.

Chapeau de feutre noir; veste de drap; pantalon de drap gris. — Ces deux costumes d'enfants ont été faits par Cior fils, rue Richelieu, 47, auquel nous devons les plus charmantes compositions d'habillements de jeunes garçons. — Cior fils est certainement le plus habile tailleur pour enfants. C'est à lui qu'on a dû cet hiver les *cabans*, sorte de petits manteaux à capuchons qui ont un grand succès et qui resteront long-temps dans les modes d'hiver et de petits garçons.

PATRON.

Patron de la veste de petit garçon représenté par la gravure de ce jour.

Nous sommes toujours heureux d'être utile à nos confrères; mais il serait de toute justice, lorsqu'ils nous font l'honneur d'emprunter aux *Modes parisiennes* des renseignements dont ils connaissent mieux que personne la valeur, qu'ils voulussent bien citer le journal auquel ils les ont puisés: ce n'est certes pas trop exiger de leur loyauté.

LE PRIX D'UNE CONSULTATION.

(SUITE.)

Le docteur Abernethy avait l'habitude de donner des consultations chez lui, tous les jours, depuis quatre heures du matin jusqu'au moment d'aller professer au Collège royal des chirurgiens et de faire sa clinique à l'hôpital de Saint-Barthélemy. Les riches et les pauvres étaient admis à ces audiences matinales sans distinction de fortune. On distribuait des numéros d'ordre aux arrivants, et il fallait que chacun d'eux attendît l'arrivée de son tour pour se voir admis près du célèbre médecin.

(1) Rue Montmartre, 181.

(2) Boulevard Montmartre, 48.

Parmi les premières personnes qui arrivèrent chez Abernethy le lendemain de sa visite chez Lucy Griffith, se trouvait un homme de soixante-dix ans à peu près. L'accoutrement de ce vieillard semblait annoncer la plus extrême pauvreté. Quoique fort souffrant, il était venu à pied, et, malgré la rigueur de la saison, il ne portait pas de manteau.

Le valet de chambre d'Abernethy reconnut sur la tête de cet homme une vieille perruque de son maître qu'il avait jetée la veille dans la rue. Le malade n'avait point hésité à s'en coiffer, quoiqu'elle fût beaucoup trop large et trop courte. Placée sur le sommet de sa tête étroite et pointue, elle ressemblait à un toit de pagode chinoise. Les vêtements de ce bizarre personnage se composaient d'un habit de grosse bure, râpé et rapiécé en divers endroits, et particulièrement aux coudes; un grand gilet de l'étoffe écossaise qui sert à fabriquer les plaids, et une culotte de velours brun affecté par les commissionnaires pour façonner leurs vestes de travail, formaient, avec des bas de laine bleue et des souliers énormes, un ensemble de costume des plus complets.

Il attendit patiemment que son tour d'être admis près du docteur arrivât enfin. Quand ce tour lui permit d'entrer dans le cabinet, le médecin, ménager de son temps, formula quelques questions rapides et brusques:

« Qu'avez-vous? Où souffrez-vous? Depuis quand êtes-vous malade? »

— Depuis sept à huit mois, monsieur le docteur, j'éprouve à l'œil des douleurs intolérables: c'est un battement continu qui semble refluer jusqu'au cœur; enfin je suis menacé de perdre la vue. »

Abernethy examina longuement et curieusement le front du malade:

« Vous êtes un homme, reprit-il après quatre ou cinq minutes d'étude: par conséquent vous devez avoir du courage; donc je ne vous cacherais point la vérité: la maladie que vous avez deviendrait mortelle avant peu si l'on ne vous opérerait pas. Je vous opérerais donc. Venez tout à l'heure à mon hôpital de Saint-Barthélemy; voici un mot qui vous y fera admettre dans mon service. »

— Docteur, je dois vous avouer que l'hôpital m'a toujours inspiré une profonde répugnance, répondit le vieillard avec hésitation, ne pourriez-vous point m'opérer chez moi?

— Non; pour que mon opération réussisse, il faut que les résultats en soient surveillés sans cesse durant quinze jours par un chirurgien de mon choix. Elle exige des appareils et des soins impossibles dans la mansarde d'un pauvre homme comme vous.

— Je suis pauvre, il est vrai, ajouta le vieillard avec un sourire singulier, mais cependant je

puis vous assurer que vous trouverez chez moi tout ce qui vous sera nécessaire pour votre opération.

— Ne me faites pas perdre mon temps : voulez-vous guérir, oui ou non ?

— Je veux guérir assurément, monsieur le docteur.

— Eh bien ! rendez-vous sur l'heure à l'hôpital Saint-Barthélemy ; je ne vous opérerai que là.

— Et je ne me laisserai opérer que chez moi, reprit l'entêté vieillard : je voulais surtout avoir votre avis sur mon état, et, grâce à Dieu, je l'ai, docteur. Tous les chirurgiens que j'ai consultés, le savant Blick, le prudent Pott, l'anatomiste Marshall, le hardi Hunter lui-même hésitaient devant ce moyen extrême. Je vais les réunir en consultation et leur dire ce que vous pensez.

— En consultation ! vous, mon pauvre homme ?

— Moi-même, ajouta hypocritement le malade. Ils disent que le cas est rare, curieux et de haut intérêt pour la science ; à ce titre, ils agiront à mon égard comme si j'étais riche. Adieu, docteur Abernethy. »

Il se disposait à se retirer, lorsque Abernethy le rappela.

« Puisque l'hôpital vous fait peur, je vous opérerai chez moi si vous le voulez ; vous y serez entouré de tous les soins nécessaires, et de plus je vous donnerai deux guinées après votre guérison.

— Oui-dà, docteur ; vous seriez donc bien charmé de tenter sur moi et de réussir une opération devant laquelle hésitent les chirurgiens les plus célèbres de l'Angleterre, et de risquer une expérience nouvelle *in animâ vili*. Vous me permettrez d'être de l'avis de Hunter, de Marshall, de Blick et de Pott ; seulement je ne me ferai jamais opérer. »

Il déposa un schelling sur la cheminée du docteur, et le salua de nouveau avec ironie.

« Vous avez parlé d'une consultation, dit froidement Abernethy : je me charge de vous la faire avoir gratuitement pour tantôt. A deux heures je rassemblerai mes plus habiles confrères, et je leur soumettrai un cas presque sans exemple dans les fastes de la chirurgie.

— Songez que je suis pauvre, et que je ne puis payer cette consultation.

— Je vous répète qu'elle ne vous coûtera rien.

— Vous me le jurez sur l'honneur ?

— Je vous en donne ma parole de gentleman. »

Le vieillard partit d'un grand éclat de rire.

« Merci, docteur Abernethy ; vous êtes fin et adroit, mais pas encore assez pour me jouer. Ah ! vous exigiez de sir John Elwes cinquante livres sterling pour lui donner votre avis sur sa maladie. Eh bien ! il ne vous a payé cette consultation qu'un schelling, et demain vous rassemblez pour lui, à vos frais, l'élite des chirurgiens de

Londres. Ma riposte ne vaut-elle pas la botte que vous m'aviez portée ?

— Si fait, répondit Abernethy avec calme, sans se déconcerter : j'aime les bons tours, et en voici un des meilleurs que je connaisse. Sir John Elwes, je tiendrai la parole que je vous ai donnée. Venez chez moi cette après-midi, à deux heures ; et la consultation que je vous ai promise aura lieu.

— Gratuitement, mon bon docteur ?

— Gratuitement, » affirma le chirurgien en appuyant sur ce dernier mot.

Sir Elwes sortit joyeux. Abernethy le suivit quelques instants du regard ; puis, quand il fut parti :

« A toi la victoire, aujourd'hui, murmura-t-il : mais, demain, à moi la revanche. »

II.

L'AVARE.

Sir John Elwes, membre du parlement, était fils d'un riche brasseur de Londres, nommé Meggot. Ce brasseur s'était épris d'une violente passion pour une jeune fille du peuple, et l'avait épousée contre le gré de sa propre famille.

Dès que Peggi Elwes se vit à la tête d'une fortune considérable, au lieu de chercher à jouir des plaisirs que pouvait lui procurer l'aisance et dont elle était restée si long-temps privée, elle se livra à une avarice sans exemple ; son mari chercha inutilement à combattre et à guérir ce penchant ignoble. Elle réduisit le nombre de ses domestiques, diminua les gages de ceux qu'elle fut obligée de garder, et rendit si maigre l'ordinaire de sa table, que Meggot n'osait plus convier à dîner ses amis. Il lutta énergiquement contre cette honteuse lésinerie, il l'atténua par tous les moyens possibles : rien ne put contre la passion sordide de cette femme. La naissance d'un fils, loin d'apporter quelque modification aux idées de mistress Peggy, ne fit que la rendre plus âpre encore à l'avarice. Elle allait par la ville couverte de vêtements communs et au-dessous de sa condition, achetait pour son ménage des denrées avariées, qu'elle payait à vil prix, et préférait exposer son fils et son mari à de graves indispositions, plutôt que de leur donner une nourriture convenable.

Quatre années après avoir formé ce mariage, Meggot, en visitant ses usines, se brûla gravement à la jambe. Il ordonna d'envoyer chercher aussitôt un chirurgien. Mistress Peggy assura que la blessure était peu de chose, qu'il n'était point nécessaire de dépenser d'argent pour avoir des ordonnances médicales sans utilité, et qu'elle se chargeait de la guérison radicale de son mari. Les plaintes, les ordres, les menaces du brasseur cloué sur son lit, et dont elle avait éloigné tous

les domestiques, ne purent la faire changer de résolution. La colère et l'agitation du malade, jointes à la gravité de la blessure, ne tardèrent point à causer la fièvre; la fièvre envenima la plaie, le délire survint; bref, après une semaine d'atroces souffrances, le pauvre malheureux mourut victime de l'avarice et de l'entêtement de sa femme.

Dès lors l'ignoble passion de mistress Meggot ne connut plus de bornes. Elle fit enterrer son mari comme s'il eût été un mendiant, et il fallut que ses ouvriers brasseurs se cotisassent entre eux pour lui donner une épitaphe que sa veuve se refusait à payer. Elle renvoya tous ses domestiques, vendit la brasserie, et se relégua avec son fils dans un grenier. Là, sa passion forcenée pour l'or dégénéra en véritable folie. A force de privations, sa santé s'altéra, et elle finit par prétendre qu'on pouvait fort bien vivre sans manger. Elle se soumit et elle soumit son fils à ce système diététique avec une persévérance et une rigueur si absolues, qu'un matin on la trouva morte de faim; son fils gisait près d'elle, expirant et dans un état d'effrayante maigreur.

On nomma un tuteur à l'enfant; ce tuteur le plaça à l'école de Westminster, où l'écolier parut peu se soucier des études classiques: les exercices de gymnase lui convenaient mieux, et il devint non-seulement un excellent écuyer, mais encore un redoutable boxeur.

Au sortir du collège, il se livra aux plaisirs du monde avec frénésie, dissipa en prodigue la grande fortune que lui avait laissée son père, et ne tarda point à se voir poursuivi par une meute d'avidés créanciers. Alors il se souvint d'un oncle maternel qu'il avait à Stoke, dans le comté de Suffolk, et il se rendit près de lui vêtu d'un habit de bure, car cet oncle, qui s'était enrichi par l'usure, rivalisait d'avarice avec sa sœur Peggy, la mère de John. Le jeune dissipateur feignit de partager les goûts de son oncle, s'astreignit pendant cinq années à la vie misérable du vieillard, et finit par recueillir le prix de son servile dévouement. Sir Harvey Elwes légua toute sa fortune à son neveu John Meggot, à la condition que celui-ci prendrait le nom et les armoiries de la famille Elwes. Son héritage s'élevait à deux cent cinquante mille livres sterling.

Sir John revint à Londres sans parler à personne de cette immense fortune, qui équivalait à plus de six millions; il fit racheter à vil prix les titres de ses créanciers, et, pour une cinquantaine de mille francs, se libéra de trois ou quatre cent mille francs de dettes.

On s'attendait à lui voir reprendre sa joyeuse vie d'autrefois; mais il garda au contraire les costumes grossiers dont il avait pris l'habitude près de son oncle, et se mit à mener une existence

digne à la fois, par son avarice, de mistress Peggy Meggot et de sir Harvey Elwes.

Parfois seulement il se livrait à quelque grande dépense par boutades. Ce fut ainsi qu'il eut, durant une année, la plus belle meute et les plus beaux équipages de l'Angleterre. Quand il eut bien joui de cette vénerie, il la revendit à un lord de son voisinage, gagna trois cents livres sterling sur le prix qu'elle lui avait coûté, et renvoya l'unique domestique qui le servait pour prendre une femme de ménage, une grosse fille de campagne, qu'il finit par épouser secrètement et dont il eut deux fils. On le rencontrait dans les rues de Londres à pied, chaussé de souliers ferrés, et allant vendre au marché de Smithfield les bestiaux de ses fermes. Il traitait lui-même du prix des bœufs, des moutons et même de la volaille, et ne dédaignait pas de passer ou perdre un quart d'heure afin d'obtenir un schelling et même un penny de plus. Enfin, quand il allait se promener à cheval; pour éviter le droit de barrière, il prenait les sentiers les plus difficiles et risquait sa vie plutôt que de payer quelques sous. Son cheval n'avait d'autre nourriture que l'herbe qu'il trouvait à paître dans ses excursions. Quant au cavalier, il s'approvisionnait chez quelque regrattier du voisinage, mettait dans sa poche cet horrible mélange de desserte, et mangeait gaieusement à mesure que la faim lui arrivait.

De six millions, la fortune de sir John Elwes ne tarda point à arriver à quinze, grâce à d'heureuses spéculations faites quelquefois avec la plus grande témérité.

Un matin, par exemple, il rencontra lord Abington aux courses de New-Market.

« Si je n'avais point perdu hier tout mon argent au jeu, s'écria le jeune seigneur, je parierais sept cents livres pour le cheval qui va courir.

— Milord, dit sir John en s'avançant vers le dandy, voici quinze cents livres; permettez-moi seulement d'être de moitié dans votre enjeu. »

Une demi-heure après, lord Abington lui remettait les sept cents livres, plus trois cent cinquante autres. Ils avaient gagné.

Il prit un jour fantaisie à sir Elwes de se faire élire membre du parlement. Il choisit le comté de Berks, et fut nommé sans aucune brigue, grâce à la seule influence que lui donnait son immense fortune; il aimait à se vanter de n'avoir dépensé que dix-huit sous pour les frais de son élection.

Cet homme bizarre siégea pendant douze ans à la chambre des communes. Malgré l'étrangeté de ses manières et le cynisme de son costume, il jouissait parmi ses collègues d'une haute réputation de justice et de loyauté. Dans toutes les contestations, c'était sir Elwes qu'on prenait pour juge. Plusieurs fois on lui offrit la pairie; mais il refusa constamment cet honneur, alléguant, en

riant, qu'il lui faudrait échanger ses gros souliers ferrés contre une chaussure plus légère et porter des boucles d'or.

Tel était l'étrange client pour lequel le docteur Abernethy avait promis de réunir en consultation chez lui les plus célèbres chirurgiens de Londres.

(La suite au prochain Numéro.)

S.-HENRI BERTHOUD.

Causeries.

* Il fallait bien que les rats eussent un bal, un bal pour eux, un bal où ils pussent danser.

Car le rat ne danse pas comme tout le monde. Nous ne dansons généralement que de dix heures du soir jusqu'à deux ou trois heures du matin : le rat danse sans cesse; il ne s'interrompt un moment que pour faire ses quatre repas, quand il en fait quatre.

Voici le tableau chronologique de l'existence du rat : à huit heures du matin en hiver, à six heures en été, le rat sort de sa couche; il prend son café au lait, et se rend à la classe de danse; à dix heures, il va chez Cellarius; les cours se succèdent jusqu'à cinq heures; le rat revient le soir, quand il n'y a pas de représentation à l'Opéra. Si quelque rat s'absente dans la journée, c'est pour aller à une répétition.

Vous voyez quelle existence tissée de polkas, entrelacée de mazurkas, nuancée de valses!

Et pourtant le rat n'est pas heureux!

Le rossignol, même lorsqu'il est en cage, chante pour s'égayer; et, quand cela lui plait, le zéphyr murmure; le papillon voltige selon sa volonté; tous les êtres jouissent d'un moment de liberté; toutes les créatures volent, murmurent, chantent selon leur fantaisie : seul le rat ne danse jamais pour lui-même.

Quand il n'est pas forcé de sourire devant ce sultan blasé qui s'appelle le public, il reçoit les coups de pied du commençant chorégraphique, il l'attelle à une charrette, à un tombereau; il fait valser, polker, mazurquer le futur lion des raouts de province et même de Paris.

Et cela pour deux francs cinquante centimes le cours.

Heureusement un homme s'est trouvé, un philanthrope, un apôtre, le saint Vincent de Paul des rats.

Cet homme s'est dit : « Dieu m'a suscité pour arracher le rat à l'état d'ilotisme où il est plongé; je ferai danser le rat; le rat dansera. » En effet, les rats dansent.

Chaque année, pendant le carnaval, les rats ont un bal; un bal où ils sont invités par lettres closes; un vrai bal avec des sorbets, des glaces, du punch, des mères, des tantes, des cousines qui font tapisserie; un bal où l'on danse toujours et où l'on soupe souvent.

Cette année, l'amphitryon a voulu que les rats portassent un uniforme : le domino rose ou bleu est de rigueur; on ne serait pas admis en domino jaune.

Les hommes seront obligés de porter le gilet blanc et la cravate blanche : « C'est la tenue Louis XIV, » dit l'amphitryon; je suis trop poli pour le contredire.

De plus on sera masqué, pour peu cependant que l'on appartienne au beau sexe; le vilain sexe étalera sa laidure.

Les journaux parlent depuis un mois de ce bal : ils prétendent que les femmes du plus grand monde ont fait demander des invitations à M. Guillaume, sous prétexte de voir des rats sans se compromettre; le masque est là.

* Voilà où nous en sommes venus! On fait monter la muse sur un char, on lui met du rouge aux joues, on l'affuble d'oripeaux, et on lui dit : « Tu paraîtras devant la foule, tu riras à gorge déployée, aujourd'hui sur le boulevard, demain à la descente de la Courtille. »

Et la muse obéit, cette pauvre muse! comme une femme que son mari bat; elle ne sent plus rien, elle ne voit plus rien, elle ne comprend plus les humiliations qu'on lui fait subir : la muse est perdue.

Autrefois, qui eût osé s'étaler ainsi en plein boulevard, à la face de tous, mêlant à l'orgie du carnaval l'orgie de la publicité? Peut-être un de ces industriels aléatoires, hôtes habituels de la quatrième page des journaux, faisant enseigne de tout, célébrités de grosse caisse et de clarinette, saltimbanques du commerce, comptant sur tout pour faire fortune, même sur leur propre considération.

Au moins la littérature n'était pour rien là-dedans.

Maintenant c'est la littérature qui fait concurrence à l'industrie; le roman donne le bras au briquet phosphorique, le feuilleton demande des encouragements au cirage anglais.

Faire un roman! cela signifiait autrefois s'isoler du monde, vivre dans la retraite, errer au clair de lune dans les sentiers fleuris de la forêt, ou se retirer le soir auprès d'un bon feu, à côté de la table, les pieds dans ses pantoufles, la tête dans le ciel.

Faire un roman! c'était faire revivre ses plus chers et ses plus doux souvenirs : souvenirs d'amour, souvenirs de douleur, souvenirs de joie, souvenirs de jeunesse : sa famille, son pays, sa mère, sa sœur; c'était écrire pour l'avenir avec les réminiscences du passé.

Faire un roman! c'était être amoureux. Qui n'a pas aimé son héroïne? qui n'a pas été le héros de son roman? Châteaubriand, Benjamin Constant, Goëthe, que de fois n'avez-vous pas dû regretter le temps où vous étiez René, Adolphe ou Wilhelm-Meister!

A l'heure qu'il est, faire un roman, c'est louer de vieilles femmes, de vieux costumes, de vieux chevaux, et se promener en voiture, le mardi-gras, avec un écriteau sur le front ou sur le dos en criant d'une voix enrouée : Je suis Rosalinde! admirez-moi; ou bien Roméo, ou bien Juliette.

Je suppose qu'un homme ou un libraire fût venu la veille du mardi gras dire à George Sand : J'ai besoin d'écouler le restant de l'édition de vos œuvres; c'est demain le dernier jour de carnaval; nous allons louer une immense voiture dans laquelle monteront Indiana, Valentine, Geneviève, Edmée. Moyennant trois francs par tête, des figurantes des Funambules rempliront ces personnages. Valentine tiendra une bannière sur laquelle seront écrits ces mots : Achetez les œuvres de George Sand! et le lendemain mon édition sera vendue.

Non-seulement George Sand eût fait chasser ce libraire ou cet homme, mais le lendemain elle l'eût désintéressé coûte que coûte; elle n'eût pas souffert que les productions les plus belles, les plus chastes de son esprit et de son cœur restassent une minute de plus dans la boutique de ce charlatan.

Et tout le monde eût agi ainsi : Victor Hugo, de Vigny, de Musset, de Balzac, Sainte-Beuve, Sandeau, Gozlan, tous ceux qui ont une goutte de littérature dans les veines.

Quoi! les affiches sur tous les murs, les annonces dans tous les journaux, les transparents ne suffisent plus au roman-feuilleton! il lui faut encore la mascarade! Soit! c'est ainsi qu'il devait mourir, un jour de carnaval, sous des guenilles, impuissant et aviné, n'emportant pas même de cette dernière saturnale la gloire d'un marchand de cirage, la popularité d'un chemisier. — Voilà où en est venu le journal *l'Époque*.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

GYMNASÉ - DRAMATIQUE. — *Georges et Maurice* — Débuts de Bressant. — Vous vous rappelez quel vide laissa il y a quelques années, dans le monde dramatique,

le départ de Bressant pour la Russie. On s'écriait depuis quelque temps : Les jeunes-premiers s'en vont! Et, en effet, ils s'en allaient; mais heureusement qu'ils reviennent aussi jeunes, aussi brillants, aussi amoureux qu'autrefois.

Bressant avait des qualités précieuses, de la distinction, des manières, de la grâce, de la sensibilité. Ces qualités, le temps n'a fait que les développer; la scène sur laquelle il monte continuera l'œuvre du temps. Le Gymnase est la véritable patrie du jeune-premier. Bressant trouvera là une jeune-première à qui parler, mademoiselle Rose Chéri, une véritable, une charmante amoureuse, celle-là, avec laquelle il pourra filer à souhait le parfait vaudeville.

Vraiment c'est plaisir de voir comment Bressant et mademoiselle Rose Chéri jouent la jolie pièce de MM. Bayard et Laya. Comme on voit bien que ces jeunes cœurs, qui ont l'air de se détester, de se fuir, s'aiment au fond, se recherchent, volent l'un vers l'autre!

J'adore ces histoires d'amants qui semblent se haïr, et qui, en réalité, ne pourraient vivre l'un sans l'autre. Le public est de mon avis, surtout lorsque ces histoires sont racontées par des auteurs comme MM. Bayard et Laya, et qu'elles sont jouées par Numa, Deschamps, Landrol, Bressant et mademoiselle Rose Chéri.

On a rappelé Bressant, qui est revenu donnant la main à son jeune camarade Deschamps et à mademoiselle Rose Chéri.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Laie soldat lace ED, M au nid, hain, K', homme en dé parle, E au nid d'as, O terme, O pile CE qu'ON porte, R temps, E rôt.

(Les soldats lacédémoniens commandés par Léonidas aux Thermopyles se comportèrent en héros.)

La Revue pittoresque commence sa troisième année par son numéro du 4^{er} décembre 1845. Cette publication, reprise et continuée par la maison Aubert, est le plus intéressant des journaux destinés à reproduire les romans et les feuilletons en vogue. Elle a de plus sur tous les autres recueils de ce genre l'avantage de renfermer un fort grand nombre de charmantes illustrations.

Prix pour un an. Paris, 6 fr.
Par la poste, 7 50

Confection de Robes. Madame OLMER, rue Montmartre, 181.

Pelisses, Mantelets, Visites, Sortie de bal. Nouveautés confectionnées, maison Couchonnal et C^{ie}, 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au 4^{er} étage.

Passementerie pour nouveautés et ameublements. BERTHELEY, rue Saint-Denis, 214, et boulevard Montmartre, 48.



Almanach de la Noblesse

pour 1846, contenant le répertoire de la NOBLESSE DU ROYAUME DE FRANCE, avec l'indication de la page où se trouve l'article spécial concernant chaque NOBLE. Un beau volume grand in-18 jésus, imprimé avec luxe et orné de fleurons. Prix broché, 5 fr.; par la poste, 5 fr. 50. Envoyer un bon de poste à Aubert et C^{ie}, éditeurs, place de la Bourse, à Paris.

Modes. M^{lles} ROMAIN, rue de la Chaussée-d'Antin, 48.

Fleurs naturelles, spécialité pour coiffures. Lachaume, rue de la Chaussée-d'Antin, 46.

Nouveautés. Maison Chambellan, rue Montmartre, 427, 429.

PARIS. IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.